

tant qu'ensemble des systèmes structurés et l'environnement physique. C'est surtout dans la structuration de cet environnement que les auteurs cherchent et trouvent les éléments déterminant l'agression. Ainsi par exemple, ils concluent que l'agression est primordialement une résultante de conflits sociaux et que l'organisation du système (famille, école, gouvernement, etc.) à l'intérieur duquel les individus opèrent peut être le déterminant principal de phénomènes conflictuels et de violence.

Il est à indiquer comme principalement intéressants, en ce qui concerne l'apport nouveau aux recherches actuelles, les quatre derniers chapitres consacrés à l'analyse des facteurs interpersonnels (coopération et compétition, intra-groupe et hors groupe, norme et conformisme, désindividualisation), des facteurs socio-structuraux (structurations sociales), des facteurs écologiques (violence urbaine) et des institutions sociales.

M. H. MOSER.

FROMM (E.). — **La passion de détruire ; anatomie de la destructivité humaine.** — Paris, Laffont, 1975.

Cette tentative d'analyse transdisciplinaire d'un trait de caractère spécifiquement humain — la destructivité — passionne si elle ne convainc pas totalement. Comme les humanistes marxistes (cf. A. Schaff), E. Fromm laisse percer son angoisse de la guerre nucléaire, cette perfection de cruauté, la vague de destructivité qui submerge le monde est un des problèmes fondamentaux de la psychanalyse, c'est aussi un problème urgent pour chaque individu.

La thèse centrale de Fromm, c'est que l'homme comme les autres animaux, est phylogénétiquement « équipé » d'une agressivité dite bénigne — adaptative, défensive, elle incite l'homme à se défendre quand ses intérêts vitaux sont menacés ; mais par ailleurs, l'homme a ceci de spécifique qu'il est capable d'une agressivité « maligne » ou destructivité, qui n'a pas de but en soi ; elle diffère selon les groupes humains et résulte du développement de la civilisation, particulièrement de la « société industrielle ». La première de ces deux formes d'agressivité correspondrait à un instinct, la seconde à une « passion humaine enracinée dans le caractère ». Pour lutter contre cette dernière, il convient d'analyser en profondeur notre système social.

À l'appui de cette thèse, Fromm passe d'abord en revue toutes les approches de l'agressivité humaine ; le point de vue qui est le sien est explicitement psychanalytique, même s'il rejette la place faite par Freud à la libido.

— Dans une première partie il démonte l'analyse instinctiviste de l'agressivité et particulièrement la conception hydraulique de l'instinct de Lorenz pour qui la pulsion agressive et ses conséquences (guerres), sont au service de la vie, « naturelles », inéluctables. Fromm refuse cette analyse du comportement humain par analogie avec le compor-



tement animal ainsi que l' « idolâtrie de la théorie de l'évolution », le darwinisme social selon lequel l'agressivité intraspécifique a pour but la conservation de l'espèce : elle sélectionne le meilleur, régule la population, établit une hiérarchie. L'analyse des fondements idéologiques de cette position est à bien des égards intéressante : la théorie de Darwin utilisée par les instinctivistes correspond à l'un des fondements du capitalisme du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'harmonie repose sur une compétition impitoyable et qui est considéré comme un système naturel. Pour Fromm, la nouvelle vigueur de ces théories provient d'un sentiment d'échec et d'impuissance dans les sociétés industrielles et de la nécessité de les imputer à une nature humaine immuable.

E. Fromm dénonce ensuite les analyses behavioristes de l'agressivité avec des simplifications qui nuisent à l'argumentation. Alors qu'il s'apparente plutôt aux environmentalistes du siècle des lumières, Fromm se déclare opposé à une approche expérimentaliste de la « nature humaine » : « Le principe selon lequel le comportement observable est un fait scientifique digne de confiance est tout simplement faux » (p. 64). On ne peut être plus direct. La psychologie behavioriste est une mécanique du comportement. Fromm souscrit à la thèse soutenue par les behavioristes selon laquelle la culture modèle l'homme, mais ce qu'il récuse, c'est que ce modelage s'opère par renforcement. Et là c'est l'idéologie skinnérienne qui est mise en cause (cette critique semble influencée par les thèses illichienues) : « Skinner croit encore à l'idéologie démodée du progrès » (p. 59). Alors que la société du XIX<sup>e</sup> reposait sur une compétition sauvage entre individus, entraînant l'élimination des plus faibles, au XX<sup>e</sup>, c'est la collaboration entre les grandes entreprises qui domine ; il n'est donc plus nécessaire de fonder *naturellement* la compétition ; le capitalisme « cybernétique » a besoin d'un homme malléable, conditionnable, qui se conduit selon son propre intérêt auquel il suffit de faire appel (récompense). Le néo-behaviorisme est fondé sur l'égoïsme et l'individualisme bourgeois.

Quant à l'approche psychanalytique, que Fromm analyse surtout dans un appendice, elle a, semble-t-il, en se développant, mis l'accent sur ce qu'elle portait de moins subversif : l'instinct sexuel. Fromm regrette qu'on ait quelque peu négligé ce qu'elle pouvait nous apprendre sur la soumission, l'aliénation, la trahison... ce qu'il appelle de la « dynamite sociale ».

— Dans une seconde partie, il accumule des preuves contre la thèse instinctiviste : la neurophysiologie d'abord ne révèle nulle part l'innéité de la cruauté humaine ; le comportement animal ensuite nous apprend que c'est la vie en captivité qui provoque le plus souvent l'agressivité intraspécifique... et l'homme, pour Fromm, vit en zoo depuis le V<sup>e</sup> millénaire avant J.-C.

La paléontologie mais surtout l'anthropologie portent les derniers coups : il y a tant de différences entre les cultures que la cruauté ne peut



être innée. L'analyse anthropologique montre que l'agressivité s'est accrue avec la division du travail social. Initialement, le primitif était un *bon sauvage*.

Dans les chapitres qui suivent, Fromm expose sa propre conception de l'agressivité humaine ; comme nous l'avons dit, il existe une agressivité bénigne qui se déclenche lorsque les intérêts vitaux sont menacés. Mais il nous semble que le concept d'« intérêts vitaux » est bien commode et recouvre un champ sans limites bien définies : Fromm nous dit bien que ces intérêts sont chez l'homme beaucoup plus nombreux que chez l'animal, mais ceux qu'il décrit comme « existentiels », qu'il faut satisfaire pour ne pas provoquer l'agressivité maligne (enracinement, unité, efficacité...) nous paraissent tout aussi vitaux, et leur statut est peu justifié.

L'analyse de cas particuliers de sadiques : Staline, Himmler, Hitler est, surtout pour ce dernier, très intéressante même si elle laisse parfois croire qu'on peut expliquer l'Histoire par la vie d'individus d'exception.

Une autre étude mérite qu'on s'y arrête : celle de l'homme « cybernétique » ; Fromm nous le décrit comme « si aliéné qu'il n'expérimente son corps que comme un *instrument* », comme « un être qui n'a pas de plan, pas de but sauf de faire ce que la logique de la technique le détermine à faire ». Pour Fromm, « le monde sans vie de la technicalisation n'est qu'une autre forme du monde de la mort et de la pourriture »... L'homme moderne est monocérébral, son approche de l'univers est intellectuelle, il est comparable à l'enfant autistique ; comme lui il est capable de violence.

Outre que cette analyse occulte le problème de la normalité, il est tentant d'objecter à Fromm que l'homme qu'il décrit, c'est celui dont la société industrielle *aurait* besoin. On se souvient de ce que dit Foucault dans *Les mots et les choses* : « L'Homme qui meurt ce n'est pas nous. »

On peut reprocher à E. Fromm de ne pas avoir envisagé l'aspect ontogénétique de l'agressivité : qu'en est-il du jeune enfant sur lequel la société n'a pas encore de prise ?

D'une façon générale, l'argumentation de Fromm semble peu rigoureuse en raison peut-être de sa volonté d'être totalement exhaustif dans tous les domaines scientifiques qu'il aborde. La grande quantité d'auteurs cités dilue quelque peu la force des preuves apportées ; il faut d'ailleurs regretter à ce niveau les lacunes de la bibliographie ; on aurait aimé une liste complète de ses références.

Cependant, bien sûr, c'est un livre fondamental qu'il faut lire et qui passionnera ceux qui s'intéressent à l'homme, à la société et à leur avenir respectif.

F. LOCATELLI.





Propriety of the Erich Fromm Document Center. For personal use only. Citation or publication of material prohibited without express written permission of the copyright holder.

Eigentum des Erich Fromm Dokumentationszentrums. Nutzung nur für persönliche Zwecke. Veröffentlichungen – auch von Teilen – bedürfen der schriftlichen Erlaubnis des Rechteinhabers.

# l'année psychologique

*Fromm's Journal*

UB= He.2496-76= 1976

**DIRECTEUR : PAUL FRAISSE**

ESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

**76<sup>e</sup> ANNÉE - 1976 - FASCICULE 1**  
PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DU C.N.R.S.

*Rédacteur en chef :*

A. LÉVY-SCHOEN

*Secrétaires de Rédaction :*

M. LÉVEILLÉ, V. POUTHAS

*Comité de Rédaction :*

M. BLANCHETEAU, V. BLOCH,  
F. BRESSON, S. EHRlich, A. FESSARD,  
C. FLORÈS, R. FRANCÈS, H. HÉCAEN,  
J.-F. LE NY, D. LÉPINE, J. LEPLAT,  
J. MEDIONI, G. DE MONTMOLLIN,  
G. NOIZET, G. OLÉRON, P. OLÉRON,  
R. PAGÈS, J. PAILLARD, P. PICHOT,  
M. REUCLIN, J.-F. RICHARD  
et E. VURPILLOT

11-19 1976  
17 MAI 1976

Locatelli, F., 1976: Review Fromm, E.: The Anatomy of Human Destructiveness (1973a, French), In: Annee Psychologique, Vol. 76 (No. 2, 1976), pp. 680-682.